

## EXTRAIT

Le dimanche des Rameaux de l'an 1751, alors que sa frêle silhouette noire avait cessé de pratiquer une trouée étrange et ténébreuse sur le ciel blanc de notre Caux, qu'elle s'était déjà fondue dans le paysage de notre propre maisonnée où elle s'activait comme demoiselle des appartements de ma mère, nous allâmes à la messe, en la chapelle du bois. Tandis que l'abbé Vatelot officiait pour les Miromesnil, leurs domestiques et ceux qui habitaient plus près du château que du village, il nous invita à entonner un de ces chants grégoriens que nous outragions par la disharmonie de nos voix. Soudain, à notre stupéfaction à tous, au point que le père Vatelot faillit en laisser choir son calice, la voix de ma Némésis, limpide, emplît la chapelle. Nos voix s'étranglèrent et se turent sur nos mâchoires décrochées, et sa voix solitaire, vibrante, nous enveloppa de son charme troublant. Jamais je n'entendis plus beau *Magnus Dominus*, j'en restai bouleversé tout le reste de la messe cependant que ma mère, en se signant, répétait trois fois : « C'est un miracle ! »

Les salutations de la fin de la messe furent expédiées, nous étions rassemblés autour d'elle, la harcelant de questions tout en remontant vers le château.

— Tu vas enfin pouvoir nous dire ton nom ! exigea ma mère.

— Sophie, répondit-elle d'une voix flûtée, ce qui fit rire tout le monde, ma mère en premier, comprenant cette réponse, avec une certaine vanité un peu sottie, comme l'hommage de la petite *negrita* à ses commandements.

Elle la prit par la main, remonta vivement avec elle au château et on ne les vit plus ni l'une ni l'autre jusqu'au repas. Seul dans mes appartements, j'enrageai. Moi qui avais attendu que cessât le mutisme de Sophie, sa voix à peine sortie d'elle comme le génie de la lampe m'était enlevée par le caprice de ma mère dont je connaissais les passions éphémères. La fièvre de tocales variées l'avait à peine saisie qu'elle s'en déprenait aussitôt : l'amour des colombes, toutes mortes de faim ou de maladie, celui d'un perroquet, volé ou envolé, celui d'un caniche étourdi égorgé par les chiens de meute, celui de l'aquarelle et de la sanguine dont le matériel pourrissait au grenier avec les cages aux oiseaux. La passion du clavecin survivait encore, au point que je m'étonnais que ma mère affichât un si grand mépris des choses de l'esprit puisqu'elle dépensait sans compter argent et énergie à nourrir son ennui. Je brûlais de lancer à la face de Louise-Marie-Victoire que Sophie était sa nouvelle poupée, un joujou qui cesserait de l'amuser quand il grandirait. Mais je m'abstins.

Quand nous pûmes reprendre nos promenades, alors que pays ruisselait et verdoyait d'un printemps frais et humide, je ne pus résister à quelque maladroit questionnement sur son jeune passé.

— Je suis née dans vos bois. Avant, je n'existais pas, il n'est point besoin de mettre des mots sur ce qui n'en mérite aucun, me répondit-elle d'une voix douce mais ferme.

Je n'insistai plus jamais, me contentant de prendre plaisir à la voir vivre, grandir et s'épanouir auprès de nous. L'abbé lui apprit très vite à lire et à écrire, la cuisinière à cuisiner, ma mère à broder, à s'attifer, à servir le café, à l'accompagner en ses visites où l'exotisme de sa compagnie la posait dans le monde. Louise-Marie-Victoire exhibait la voix de Sophie tandis qu'elle l'accompagnait au clavecin, si bien qu'il courut dans tout le pays que les Miromesnil avaient une esclave à la voix d'ange. Je craignis par-dessus tout que le bruit ne se répandît jusqu'à Dieppe, d'où j'étais certain qu'elle s'était enfuie, et que son ancien maître, alerté, ne vînt un jour nous l'arracher en nous accusant de vol. Mais il faut croire que ce n'est point ce qui était écrit. Aucun maître ne vint la réclamer. C'était une histoire bien différente qui devait se jouer. J'allais devoir céder aux exigences d'une autre destinée puisque la présence de Sophie parmi nous allait me la rendre à la fois pire et meilleure.